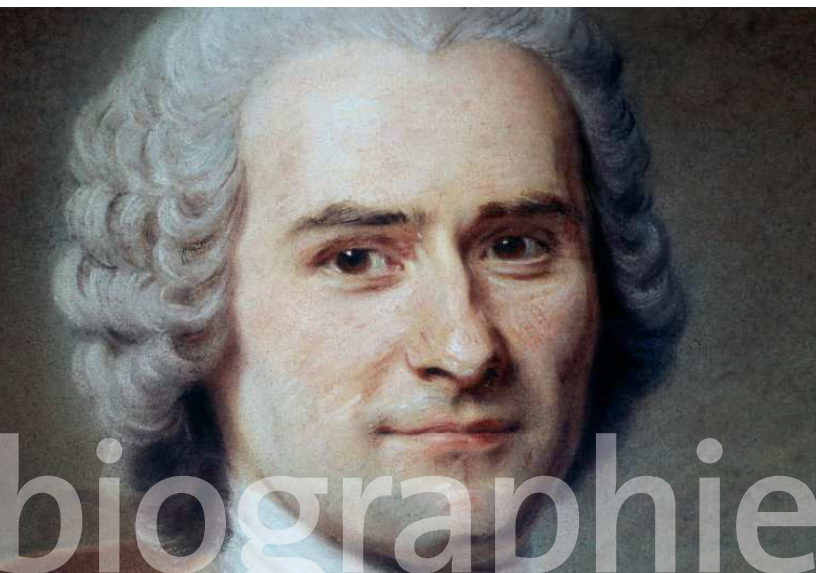


Rousseau

par Raymond Trousson

INÉDIT



biographie



Jean-Jacques Rousseau

par

Raymond Trousson

Gallimard

Crédits photographiques :

1, 5, 6 et 7 : Leemage/Photo Josse. 2 : RMN/Gérard Blot. 3 : Leemage/Selva.
4, 12, 16 et 17 : Bridgeman Giraudon. 8 : RMN (Château de Versailles)/
Gérard Blot. 9 : Kharbine Tapabor/Jean Vigne. 10 : Kharbine Tapabor/Migny.
11 : Leemage/Costa. 13 : Bridgeman Giraudon/Archives Jean-Loup Charmet.
14 : BNF. 15 : Abbaye royale de Chaalis - Institut de France. 18 : Akg-images.

© *Éditions Gallimard, 2011.*

Raymond Trousson, professeur émérite de l'Université libre de Bruxelles et membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, est l'auteur de nombreux ouvrages consacrés au siècle des Lumières et, en particulier, à Rousseau : *Jean-Jacques Rousseau jugé par ses contemporains* (Honoré Champion, 2000), *Jean-Jacques Rousseau* (Tallandier, 2003), *Jean-Jacques Rousseau raconté par ceux qui l'ont vu* (Le Cri, 2004). Il a dirigé, avec Frédéric S. Eigeldinger, le *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau* (Honoré Champion, 1996). Il est aussi l'auteur de livres consacrés à Diderot — *Images de Diderot en France, 1784-1913* (Honoré Champion, 1997) ; *Diderot ou le vrai Prométhée* (Tallandier, 2005), *Diderot jour après jour : chronologie* (Honoré Champion, 2006) — et à Voltaire : *Voltaire* (Tallandier, 2008). En tant que comparatiste, il a écrit *Le Thème de Prométhée dans la littérature européenne* (Droz, 2001) et un *Voyages aux pays de nulle part : histoire littéraire de la pensée utopique* (Éditions de l'Université de Bruxelles, 1999). Dans la collection « Folio biographies », il a publié une biographie de Diderot.

Un début dans la vie

« Je suis né à Genève en 1712 d'Isaac Rousseau citoyen et de Suzanne Bernard citoyenne^{1*}. » Ni armoiries ni ancêtres, sinon d'obscurs ascendants.

Le premier connu se nommait Didier Rousseau, fils d'un libraire de Montlhéry. Comme tant d'autres, lorsque s'organisent les premières persécutions contre les protestants, il gagne Genève, refuge de la foi nouvelle.

En face des grandes monarchies de l'époque, au temps de la naissance de Jean-Jacques, Genève passe pour un État démocratique où les citoyens nomment leurs magistrats. La réalité est plus nuancée². Les citoyens sont nés dans la ville d'un père déjà citoyen ou bourgeois et jouissent des droits civils et politiques, de l'accès à toutes les professions et de l'éligibilité aux principales magistratures. Les bourgeois ont acquis leur statut moyennant écus sonnants et trébuchants et, sans pouvoir briguer les premiers postes, ils votent au Conseil général et ont le droit de pratiquer tous

* Les notes bibliographiques sont regroupées en fin de volume p. 344.

commerces et industries. Ces deux groupes ne constituent pas une majorité : sur une population d'environ dix-huit mille âmes, ils sont quinze cents.

Car la démocratie ne concerne pas les natifs, nés à Genève de parents déjà habitants, c'est-à-dire des étrangers qui ont acquis le droit de résidence, mais dont les « lettres d'habitation » sont révocables. Ils paient charges et impôts, sont admis à servir dans les régiments bourgeois, peuvent exercer un métier, acquérir un bien, mais sont exclus du législatif comme de l'exécutif. En queue viennent les sujets, soldats mercenaires ou paysans des territoires sous autorité genevoise. Rousseau, lui, est né citoyen, c'est-à-dire « dans une famille que ses mœurs distinguaient du peuple ».

Même si citoyens et bourgeois siègent au Conseil général, en principe souverain, leurs prérogatives se bornent à l'élection des quatre syndics ou premiers magistrats sur une liste de huit candidats présentés par le vrai gouvernement, le Petit Conseil, composé de vingt-cinq membres — « vingt-cinq tyrans », dira Rousseau — recrutés dans le Conseil des Deux-Cents, lesquels sont eux-mêmes désignés par le Petit Conseil, l'un et l'autre s'attribuant la nomination des autres magistrats et fonctionnaires. La démocratie est en réalité une oligarchie de familles nanties attentives à préserver une rigoureuse cooptation. Le patriciat occupe la ville haute, autour de la cathédrale Saint-Pierre ; les bourgeois, la ville basse, dans le quartier Saint-Gervais.

L'ancêtre, Didier Rousseau, avait ouvert une auberge et y prospéra. De ses cinq enfants, un seul, Jean, lui survécut. Il devint tanneur, et maria sa fille aînée à un horloger, chez qui il mit en apprentissage son fils, nommé Jean lui aussi. Un départ : les Rousseau seront désormais horlogers de père en fils.

Simple artisans, mais nullement ignorants : dans les inventaires après décès, on trouve la Bible et des ouvrages pieux, voire des romans, mais aussi des livres de médecine, d'histoire, de droit, de politique³. C'est le cas du père de Rousseau :

Je le vois encore vivant du travail de ses mains, et nourrissant son âme des vérités les plus sublimes. Je vois Tacite, Plutarque et Grotius, mêlés devant lui avec les instruments de son métier⁴.

Ces gens ont une culture, une conscience civique qui les distinguent des sujets des monarchies.

À sa mort, en 1657, Jean II laissait des biens, mais dix de ses dix-neuf enfants vivaient encore. Le septième, David, qui s'éteignit en 1738 à l'âge respectable de quatre-vingt-seize ans, en eut lui-même trois, dont Isaac, qui sera le père de l'écrivain.

Du côté maternel, on avait accédé à la bourgeoisie une quarantaine d'années après Didier Rousseau. Samuel Bernard, né en 1597 et commis d'un marchand drapier, épousa la fille de son patron. C'était un homme cultivé, propriétaire d'une belle bibliothèque. À sa mort, son fils Jacques

avait trois ans. L'absence d'autorité paternelle explique peut-être ses frasques, mal venues dans une ville où l'austérité était tenue pour la première des vertus.

Car Genève, calviniste, était une théocratie, où politique et religion ne faisaient qu'un, où l'on prêtait serment de « vivre selon la sainte réformation évangélique ». Le Consistoire, composé des vénérables pasteurs, veille à la rectitude morale et religieuse.

De sévères ordonnances somptuaires réglementent la vie quotidienne⁵ : point de mariages en carrosse, point de visites de noces ou de relevailles, point de deuils ostentatoires, et ni chaînes de montre, ni falbalas, ni habits galonnés. La gravité extérieure est le reflet visible de l'âme droite — du moins dans la ville basse, car les patriciens lorgnent les manières de la France proche. Rousseau gardera quelque chose de cette mentalité puritaine : le goût d'une certaine rudesse de mœurs et l'horreur du superflu.

Jacques Bernard éprouva plus souvent qu'à son tour que la chair est faible, jusqu'à ce qu'il épouse, en 1672, Anne-Marie Machard, fille d'un homme de loi. De cette union naquit, moins de neuf mois plus tard — l'incorrigible avait « anticipé » —, Suzanne Bernard, qui sera la mère de Jean-Jacques.

Jacques disparu en 1682, son frère Samuel, professeur de mathématiques et pasteur de son état, se chargea de la petite Suzanne, l'aînée des trois filles du défunt. Elle était donc nièce et non fille

de pasteur, comme le croyait Rousseau. Elle reçut une éducation soignée : leçons de musique et de dessin, de chant. Elle aimait la lecture et laissa des romans que Jean-Jacques dévora dans son enfance. Fort jolie, paraît-il, elle aimait plaire et rire, regrettable faiblesse qu'elle tenait de son père. Genève régénait toutes les formes de divertissement, condamnait les jeux de hasard, les mascarades, ne permettait d'enseigner la danse qu'aux étrangers, prohibait surtout le théâtre, tolérant tout au plus, pour de brèves périodes, les représentations foraines des bateleurs de passage. En 1695, Suzanne n'hésite pas à se travestir en paysanne pour voir la comédie donnée dans le quartier populaire du Molard par des marchands d'orviétan. Dénoncée, citée à comparaître devant le Consistoire, elle refusa tout net, et il fallut l'envoyer quérir par huissier. Suzanne n'était pas pressée de perdre son indépendance : elle avait trente-deux ans quand elle épousa Isaac Rousseau.

Né en 1672, Isaac était horloger comme son père et son grand-père, bon artisan peut-être, mais aussi, avoue Jean-Jacques, « homme de plaisir » et manifestement instable. Cette idée de se faire, à vingt-deux ans, maître de danse dans une ville qui honnit la danse ! Il a aussi la tête et le sang chauds et se prend volontiers de querelle avec qui lui déplaît.

Le hasard réunit les deux familles. La sœur d'Isaac, Théodora, épousa, au début d'octobre 1699, Gabriel Bernard, frère de Suzanne. Isaac, qui recherchait Suzanne, ne l'obtint pas sans mal,

car il ne pouvait disposer que de quinze cents florins — sa part de l'héritage de sa mère —, quand Suzanne, elle, tenait six mille florins de son oncle, le pasteur Samuel Bernard, et en attendait dix mille autres au décès de sa mère. L'amour, assure Jean-Jacques, balaya ces mesquines différences : ils s'épousèrent le 2 juin 1704.

Un fils, François, naquit le 15 mars 1705. Hélas, la bougeotte travaillait Isaac. Tenté sans doute par la chimère d'une fortune rapide, il s'embarqua pour Constantinople, montrant ainsi qu'il n'avait ni la bosse de la paternité ni le sens des responsabilités. Il s'installa donc sur le Bosphore, exerçant son métier d'horloger dans la petite colonie genevoise du quartier de Péra. Suzanne jouait les Pénélope, mais la solitude finit par lui peser : « Elle aimait tendrement mon père, écrit Rousseau, elle le pressa de revenir : il quitta tout et revint. » Isaac reparut donc à Genève en septembre 1711, la bourse aussi peu garnie que devant.

Jean-Jacques Rousseau vit le jour le 28 juin 1712 dans la ville haute, non loin de l'hôtel de ville, dans une maison de la Grand-Rue acquise au milieu du siècle précédent par son bisaïeul maternel. Le 4 juillet, tenu sur les fonts baptismaux par un riche marchand drapier dont il tenait ses prénoms, il fut ondoyé dans la cathédrale Saint-Pierre, en de tristes circonstances, car sa mère luttait alors contre la fièvre puerpérale dont elle mourut le 7 juillet. « Ma naissance, dira Jean-Jacques, fut le premier de mes malheurs. » Le petit

faillit la suivre. Né « presque mourant », il souffrira toute sa vie d'une malformation de la vessie et de l'urètre, cause d'une rétention d'urine « presque continuelle », et sera souvent déchiré de terribles coliques néphrétiques.

Il ne manque pas cependant de présences féminines au logis. La sœur cadette de son père a pris en charge le ménage et les deux orphelins. Soixante ans plus tard, des bribes des chansons de la tante Suzon revenaient encore à Jean-Jacques. Elle devait mourir en 1774 seulement, à quatre-vingt-douze ans et sans plus guère de ressources que la petite pension annuelle que Jean-Jacques lui versait en reconnaissance de ses soins maternels. Jamais non plus il n'oubliera la servante, Jacqueline Faramand, sa « mie Jacqueline », à qui il écrivait encore affectueusement cinquante ans plus tard et qui mourut quelques mois à peine avant lui.

Enfance heureuse. Isaac ne lui fait pas fréquenter l'école, ne le plie à aucune contrainte. Jean-Jacques a très tôt su lire, et l'on s'est mis, ensemble, à dévorer les romans laissés par la défunte. La Calprenède, Honoré d'Urfé, Mlle de Scudéry : tous parlaient d'aventures, de galanterie, d'héroïsme, et le père et le fils s'en enchantaient jusqu'aux petites heures : « Allons nous coucher, disait alors Isaac ; je suis plus enfant que toi. » Ces livres, dont Rousseau privera son Émile, il s'en est gavé à en perdre la tête. « Dangereuse méthode », reconnaît-il lui-même, qui donne de la vie « des notions

bizarres et romanesques » au lieu d'ancrer dans le réel :

Je n'avais aucune idée des choses, que tous les sentiments m'étaient déjà connus. Je n'avais rien conçu, j'avais tout senti⁶.

Naturellement curieux, l'enfant ne demande qu'à apprendre, pourvu qu'on ne le contraigne pas au systématique. Isaac, qui ne manque pas d'instruction, raconte, explique le cours du soleil et le système de Copernic, enseigne les rudiments de la cosmographie. Au cours de l'hiver 1719, épuisé le stock des romans, on s'attaque à la bibliothèque héritée du pasteur Samuel Bernard, de digestion moins aisée. Sans doute Jean-Jacques se distrait-il encore avec Molière et *Les Métamorphoses* d'Ovide, mais le père et le fils se lancent dans *l'Histoire de Venise* de Nani, le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet, les *Entretiens sur la pluralité des mondes* et les *Dialogues des morts* de Fontenelle, abordent Tacite et Grotius. Ils ne rechignent même pas devant les six pesants volumes de *l'Histoire de l'Église et de l'Empire*, par Le Sueur, que Rousseau assure avoir sue « presque par cœur ».

Sa grande passion, ce sont les *Hommes illustres*, dans la traduction d'Amyot : « À six ans, Plutarque me tomba sous la main, à huit, je le savais par cœur. » C'est là qu'il découvre l'héroïsme antique, la vertu romaine, la liberté des républiques grecques ; Brutus et Agésilas reprennent vie sous ses yeux, il entend leurs discours, s'enflamme

à leur exemple⁷. Un soir, à table, il raconte, les joues en feu, comment le jeune patricien Mucius Scaevola, pour se punir d'un échec, avait plongé sa main dans un brasier. On eut tout juste le temps de l'empêcher de poser son bras sur un réchaud ardent : il était grec ou romain, prêt à tous les héroïsmes.

Sous l'influence de son père, Genève gardait pour lui quelque chose du civisme à l'antique. Un soir, sur la place Saint-Gervais, après l'exercice, les soldats de la milice bourgeoise se mirent à danser au son des fifres et des tambours. Femmes et enfants, descendus dans la rue, versaient du vin, tous se réunissaient dans une liesse fraternelle. Ému, Isaac montra ce spectacle à son fils : « Jean-Jacques, me disait-il, aime ton pays. Vois-tu ces bons Genevois ? Ils sont tous amis, tous frères ; la joie et la concorde règnent au milieu d'eux⁸. » En fait, la Genève une et indivisible relevait du mirage. Dès la fin du XVII^e siècle, la ville avait été agitée de mouvements contestataires, jusqu'à ceux de 1734 à 1737, dont Jean-Jacques sera témoin, mal apaisés par un édit de Médiation accordant aux bourgeois quelques menues concessions, et lui-même, à l'époque des *Lettres écrites de la montagne*, sera cause d'autres graves turbulences. Mais le mythe s'implante très tôt dans sa conscience. Les romans et Plutarque, patriotisme et orgueil républicain se conjuguent en lui pour nourrir sa double nature, « ce cœur à la fois si fier et si tendre, ce caractère efféminé mais pourtant indomptable ».

Veuf, Isaac connaît des abattements douloureux, durant lesquels il a besoin de parler de la disparue. « Eh bien, mon père, lui disait alors Jean-Jacques, nous allons donc pleurer ? » Il aime cet enfant, mais sans parvenir à oublier qu'il a coûté la vie à sa femme. Parfois, il le serre contre lui en murmurant : « Rends-la-moi. » Rien de tel pour affliger le gamin d'un sérieux complexe. Quand sa vitalité reprend le dessus, il redevient amateur de chasse et de bonne chère, « homme de plaisir » et dissipé dans son travail : en juin 1717, il faut vendre la maison de la Grand-Rue et s'installer à un troisième étage de la rue de Coutance, à Saint-Gervais.

Rousseau ne dit presque rien de François, son frère aîné, « élevé négligemment » et enclin à mal tourner. Ce dernier a douze ans à peine lorsque son père lui fait passer six semaines en maison de correction. Peine perdue : il fugue, déserte la maison familiale ou l'atelier. Jean-Jacques, plus docile, est le préféré, l'enfant chéri. Comme on ne le laisse pas courir les rues, il joue avec son cousin Abraham Bernard, écoute fredonner tante Suzon ou se plonge dans les livres. Garnement parfois, comme tous les enfants. Un jour, pour faire enrager une voisine acariâtre, il pissa dans sa marmite pendant que la bigote était au prêche et en rit toujours en écrivant ses *Confessions*. Enfance sans histoire.

Cela ne dura pas. Un jour de juin 1722, Isaac, chassant à une lieue de Genève, prétend traverser un pré non fauché et se querelle avec le proprié-

taire. Le 9 octobre, croisant son homme dans la rue, Isaac lui offre de régler ce petit différend l'épée à la main. Avec les faquins, répond l'autre avec arrogance, je n'use que du bâton. En guise de réponse, Isaac lui fend la joue d'une large estafilade. Le blessé porte plainte, mais, quand on vient s'assurer d'Isaac, il a disparu : dès le 11, il s'est réfugié à Nyon, sur le territoire de Berne⁹.

Isaac était irascible, sa vie sédentaire avec deux enfants devait lui peser et sans doute supportait-il mal sa déchéance sociale. Pendant qu'on séparait les adversaires, il criait : « Écoute, tu t'en souviendras : je suis Rousseau ! », répétant à plusieurs reprises : « Je suis Rousseau¹⁰. » Le cri d'un déclassé, humilié par le mépris d'un riche.

Isaac laissait ses fils à la tutelle de son beau-frère, Gabriel Bernard. Dès le 21 octobre, François est mis en apprentissage chez un horloger. Peu après, l'incorrigible fugueur disparut en Allemagne. Jean-Jacques fut mis en pension en compagnie de son cousin Abraham Bernard.

Voilà donc les enfants sous la garde du pasteur Lambercier et de sa sœur Gabrielle, dans le village de Bossey. Si Jean-Jacques souffrit de l'absence de son père, il n'en dit mot. D'ailleurs, Bossey l'enchantait. Il découvrait l'espace et la liberté, la nouveauté de la campagne et l'amitié. Avec Abraham, ensemble ils font leurs devoirs, jouent, se querellent, se réconcilient, toujours complices. Le pasteur leur fait la classe, mais ne les accable pas de travail.

Jean-Jacques resta là deux ans, qui lui laissèrent une foule de souvenirs passés dans *Les Confessions* et dans l'*Émile*. Un soir, pour le punir de se moquer de la poltronnerie de son cousin, le pasteur l'envoie chercher sa bible dans le temple. La nuit est d'encre, la traversée du cimetière lui hérissé les cheveux sur la tête, l'obscurité de caveau du saint lieu résonne de frémissements inquiétants. Il prend ses jambes à son cou. Sur le point de pousser la porte du presbytère, il imagine les quolibets qui salueront sa couardise : il fonce au temple, trouve la bible et revient, essoufflé mais triomphant, la poser sur la table. Une autre fois, les deux gamins s'essayaient à faire pousser un jeune saule clandestinement irrigué par un aqueduc souterrain détournant l'eau destinée au noyer planté par M. Lambercier, qui découvrit le subterfuge et ruina l'ouvrage d'art. Une autre fois encore — le 23 août 1724, jour où le roi de Sardaigne devait passer par Bossey pour se rendre à Annecy —, Mlle Lambercier glissa sur l'herbe d'un pré en pente et s'étala, les quatre fers en l'air, sous les yeux de Sa Majesté... « Je sais bien que le lecteur n'a pas grand besoin de savoir tout cela ; mais j'ai besoin, moi, de le lui dire » : les souvenirs du bonheur d'autrefois sont faits de ces riens.

Un autre événement le marqua davantage. Mlle Lambercier se trouva un jour dans la nécessité d'administrer à Jean-Jacques une fessée méritée. Surprise ! L'enfant a « trouvé dans la douleur, dans la honte même, un mélange de sensualité » qui lui procure un trouble délicieux, inconnu.

L'occasion se représenta, mais Mlle Lambercier s'aperçut de quelque chose et suspendit le châtement. Rousseau date de cette fessée l'intuition de sa sexualité particulière et de sa tendance au masochisme. Malgré un « tempérament combustible, [...] très ardent, très lascif, très précoce », il a horreur des filles publiques, et se dit d'une chasteté précisément préservée par « ce goût bizarre toujours persistant » dont sa timidité l'empêche de demander la satisfaction. Comment obtenir des femmes ce qu'elles ne songent pas à s'entendre demander ? La Genève puritaine pèse sur la chair honteuse. Courbé sous l'interdit, l'enfant rêve de « l'espèce de volupté qui [lui] était connue, sans aller jamais vers celle qu'on [lui] avait rendue haïssable ». Puisqu'il ne peut recevoir le châtement physique auquel il aspire, il se satisfera de la substitution en adoptant l'attitude romanesque de soumission du chevalier aux pieds de sa dame :

Être aux genoux d'une maîtresse impérieuse, avoir des pardons à lui demander, étaient pour moi de très douces jouissances. [...] J'ai donc fort peu possédé, mais je n'ai pas laissé de jouir beaucoup à ma manière, c'est-à-dire par l'imagination.

Puis l'orage creva sur le paradis. L'un des peignes de Mlle Lambercier fut retrouvé brisé, et Jean-Jacques accusé du délit. Comme il s'obstinait à nier, le pasteur convoqua l'oncle Bernard, qui vint lui administrer une raclée mémorable : « Je sortis de cette cruelle épreuve en pièces mais triomphant. » Il était innocent, il en atteste le ciel

quarante ans plus tard. L'enfant — Rousseau y insiste — a découvert que l'injustice existe, que la vérité n'est pas toujours victorieuse. Le charme est rompu ; la campagne n'est plus aussi belle, le soleil même a pâli. Les deux enfants — Abraham avait eu sa part — ne respectaient plus le pasteur ni sa sœur, ils mentaient, devenaient insolents¹¹. Ils quittèrent Bossey sans regret.

Jean-Jacques se retrouva pour quelques mois chez son tuteur. Ce n'était pas un méchant homme, mais il passait pour brutal à l'occasion et il était, comme Isaac, un homme de plaisir. Il veillait sur les enfants d'un œil distrait. Eux s'amusaient à fabriquer des cages, des flûtes, des tambours, des arbalètes, à bricoler des marionnettes ou à colorier leurs cahiers. Dans les rues de Saint-Gervais, les galopins se moquaient d'Abraham, long, maigrichon, nigaud, l'appelaient Barnâ Bredanna — « âne bridé » en patois savoyard —, et Jean-Jacques tombait à bras raccourcis sur les mauvais plaisants, tantôt rossant, tantôt rossé.

De temps à autre, il va voir son père à Nyon. Il ne dit rien de ses rapports avec lui, mais il conte l'histoire de ses premières amours. Il s'est pris d'une belle passion pour Mlle de Vulson, une fille de vingt-deux ans qui s'est engouée de ce gentil gamin, et à qui il écrit « des lettres d'un pathétique à faire fendre les rochers ». L'idylle tourna court, l'infidèle ayant choisi d'en épouser un autre. Plus secrète et plus trouble, son attirance pour une fillette de son âge, Mlle Goton, qui joue à la maîtresse d'école et comble ses vœux ina-